

UNIVERSITE FHB

.....
UFR DES SCIENCES DE L'HOMME ET DE LA SOCIETE
.....

Département de Philosophie
.....

MASTER 1 PRO (aout 2020)

COURS HISTOIRE DES SCIENCES SOCIALES

**« Identification des sciences de l'homme
et de la société et courants philosophiques »**

N'GUESSAN Depry

CONSIDERATIONS GENERALES

1) Justification de l'esprit de l'histoire des sciences

Les faits, les découvertes, les documents et événements qui surgissent dans notre environnement proche ou lointain sont comme des cours d'eau dont nous désirons connaître les sources, le développement, l'impact, etc. L'histoire est, à la manière d'un océan, l'une des disciplines qui recueillent les flux d'eaux non asséchés par le temps et le sol avec toutes ses composantes, elles aussi analysables dans leur spécificité. Cette présentation métaphorique, à laquelle sont associées mémoire, fragmentation et sédimentation, globalisation et totalisation, offre une lecture et une perspective cumulatives qui ne comblent pas nécessairement les positions et tendances philosophiques qui structurent les pensées sur développement de l'histoire des sciences.

L'Histoire, en général, et singulièrement, l'histoire des sciences se caractérise fondamentalement par le fait qu'on y met en mouvement (linéaire ou dialectique, divergent ou convergeant) des hommes, des documents, des contextes culturels, des découvertes et leurs impacts dans la représentation du monde et dans la vie des hommes et des sociétés. On y trouve également, sous des formes variées et variables, la problématique liée à la liberté et à l'objectivité de la recherche scientifique, à la compétition des idées, etc. Recourir à l'histoire des sciences, revient à rassembler, dans des découpages variables et variés auxquels il faut conférer une unité et une synthèse, des faits, des idéologies, des systèmes philosophiques, des approches méthodologiques, etc.

On parvient tout de même à dégager, dans le synchronisme de l'histoire, des ensembles de faits dont l'un des intérêts majeurs est d'inspirer à certains, l'esprit scientifique, l'esprit critique ; et à d'autres, les moyens de s'initier aux notions, concepts, catégories, paradigmes, tendances ou courants philosophiques qui ont cours dans les sciences. Tous ces éléments sont, dans le cadre de l'histoire des sciences, de véritables instruments de développement de l'esprit critique. Pour rentrer dans l'esprit de l'histoire des sciences – pour qui se méprendrait sur cet esprit – ce qu'il faut accepter c'est la liberté que privilégie l'imagination en enlaçant, dans ses différents nœuds, toutes les figures, tous les paradigmes, toutes les controverses d'une époque donnée. Les options, découpages, rubriques, notions, concepts et les applications auxquelles tous ces éléments fondateurs font appel, forment

l'ensemble des enseignements qu'on regroupe sous le syntagme de « Logique et Epistémologie » qui est un parcours de recherche. Si dans la pratique de ces enseignements la plus grande liberté est laissée aux enseignants, c'est justement pour fournir aux étudiants la possibilité d'apprécier la diversité des matériaux conceptuels, didactiques et pédagogiques qui leur permettront d'enrichir leurs propres recherches en les adaptant naturellement aux besoins qui sont les leurs.

En effet parler de l'histoire des sciences sociales reviendrait, dans une certaine mesure, à faire appel au physicalisme en tant qu'on y voit une voie définissant le statut de l'énoncé vrai. La première intention décelable dans les sciences sociales, c'est leur caractère positiviste. On pense qu'en mettant en œuvre des approches qui allient observation et expérimentation, on parviendra à leur conférer l'objectivité qui semble leur faire défaut. La tâche est d'autant plus ardue que les « réalités sociales » sont complexes et compliquées. Cette complexité et cette complication amènent les sciences sociales à s'interroger, c'est-à-dire à se tourner vers la philosophie tout en conservant la fascination du modèle de rationalité défini par les sciences de la nature et singulièrement d'abord, par la physique, puis la biologie.

2) Philosophie et sciences sociales : l'éclatement de « l'Homme »

Ainsi, là où la philosophie éprouve des difficultés à définir l'individu, ses actes, son affectivité, sa nature, sa volonté, la psychologie va s'organiser à construire de nouveaux objets d'étude. La psychologie d'observation et d'expérimentation va inventer une nouvelle entité susceptible d'être étudiée sur le plan scientifique. Il s'agit, par exemple, de « *l'homo psychologicus* » divisible en autant de morceaux qu'il sera aisé de mieux le cerner. Sur ce même modèle vont s'organiser la sociologie (réflexion sur le « bon ordre » des sociétés, la linguistique (l'homme défini comme « langage »), l'ethnologie née avec les préjugés coloniaux, anthropologiques et idéologiques qui en constituent l'horizon, l'histoire, etc.

Objectif pédagogique général : Notre objectif pédagogique peut se formuler de la manière ci-après : Identifier les sciences sociales et relever quelques problèmes philosophiques liés à leur développement.

I) Identification des sciences de l'homme et de la société

La difficulté de procéder à établir l'histoire des sciences sociales vient de ce qu'elles sont nombreuses, qu'elles comportent des problèmes d'ordre méthodologique, gnoséologique, idéologique spécifiques. Pour s'en rendre compte, nous allons nous limiter à une tâche modeste, celle d'énumérer, définir, présenter la pertinence de la classification comtienne des sciences en tant qu'éléments constitutifs de l'histoire des sciences, en général, et de l'histoire des sciences sociales, en particulier.

1. Catégories de sciences et énumération

Les expressions désignant les classes de sciences sont multiformes parce qu'elles intègrent des considérations à la fois métaphysiques, méthodologiques, écologiques, idéologiques dont les enjeux scientifiques et éthiques ne manquent pas d'intérêt dans la mesure où les débats qui y ont cours alimentent la philosophie contemporaine tout en orientant les délibérations, entre autres, sur des sujets de développement durable. On utilise, par exemple, « les sciences sociales », les « sciences morales », les « sciences de l'esprit », les « sciences noologiques », les « sciences idiographiques », les « sciences de la culture », les « sciences humaines », « sciences normatives », ou encore les « sciences de l'homme et de la société ». Notre UFR, initialement dites « faculté des lettres, des sciences humaines et des arts », porte, aujourd'hui, une appellation liée à des classifications qu'on rencontre dans les écrits de Bacon, J-B. Vico (1668-1744), à savoir « sciences de l'homme et de la société ». Sur la base de cette appellation, on devrait regrouper sous la rubrique des sciences de l'homme et de la société un ensemble de disciplines scientifiques contenues dans le tableau ci-dessous qui est loin d'être exhaustif tant les spécialités et sous spécialités sont nombreuses:

• Economie	• Ethnologie	• Ecologie humaine
• Sociologie	• Philologie	• Cognitique
• Psychologie	• Technologie	• mythologie
• Géographie	• Polémologie	• Art
• Anthropologie	• Droits	• Paléontologie
• Linguistique	• Archéologie	• Politologie
• Philosophie	• mythologie	

• Histoire	• Pédagogie	
• Gérontologie		

2. Définition

Les sciences de l'homme et de la société sont des disciplines scientifiques qui ont pour objet d'étude et de recherches les différentes activités en tant qu'elles impliquent des hommes (individus ou groupes d'individus, ou collectivités), des rapports des hommes entre eux, et des hommes avec les choses, ainsi que les œuvres, les institutions et les relations qui en résultent.

3. Classification comtienne des sciences

Les pratiques liées aux activités touchant les individus, les rapports qui les lient ont toujours existé sous des formes variées et variables dans le temps. Cependant, ce qui est récent, c'est la formalisation en termes de domaines constitués et spécialisés dans les études consacrées à l'homme, aux individus, aux groupes d'individus, etc. Notre étude porte donc sur les sciences constituées au sein desquels se développent des activités de recherches sociales, économiques, politiques et écologiques. Elles sont nombreuses les sciences dites sociales, humaines, juridiques, économiques. D'où la nécessité de les organiser suivant des critères pertinents.

Il existe plusieurs classifications des sciences dans l'histoire (Aristote, Bacon, Vico, Helv tus, Ampère, Cournot, Comte, Diltey, Windelband, etc.). Elles se fondent parfois sur une théorie philosophique. Il existe ainsi des philosophies qui permettent d'établir des distinctions (par exemple, chez Kant, la distinction entre phénomène et noum ne, ou entre raison théorique et raison pratique ; entre esprit et corps chez Descartes). Les différentes classifications font toujours apparaître en privilégiant des critères multiples. Retenons deux exemples : les classifications d'Ampère et de Comte

- 3.1) Classification d'Ampère fondée sur la distinction entre nature et esprit, d'où l'établissement d'une division fondamentale entre

« sciences cosmologiques ou sciences de la nature » et les
« sciences noologiques ou sciences de l'esprit » :

3.2) Sciences cosmologiques

- a) Sciences mathématiques : arithmologie, géométrie, mécanique, uranologie (mécanique et uranologie étant des sciences physico-mathématiques comportant les subdivisions suivantes : uranographie, héliostatique, astronomie et mécanique céleste)
- b) Sciences physiques : physique, technologie, géologie et oryctotechnie (science des mines)
- c) Sciences naturelles : botanique, agriculture, zoologie, zootechnie (science de l'élevage)
- d) Sciences médicales : physique médicale, hygiène, nosologie et médecine pratique.

3.3) Sciences noologiques

- a) Sciences philosophiques : psychologie, métaphysique, éthique et thélésiologie ;
- b) Sciences dialegmatiques : glossologie, littérature, technoesthétique et pédagogie ;
- c) Sciences ethnologiques : ethnologie, archéologie, histoire et hiérorologie (science des religions) ;
- d) Sciences politiques : nomologie (science juridique), art militaire, économie et politique.

4. Classification d'Auguste Comte fondée sur le critère de complexification croissance de l'objet d'étude

- Mathématique
- Astronomie
- Physique
- Chimie
- Biologie
- Sociologie

Ces différents domaines de connaissance forment ce que Comte appelle « les sciences mères » qui comportent des « sciences filles » et ainsi de suite. La sociologie marque, dans l'entendement d'Auguste Comte, l'instance des sciences appelées « sciences morales, « sciences sociales », « sciences humaines » ou encore, de nos jours, « sciences de l'homme et de la Société ».

II) **La problématique de l'histoire des sciences et ses nombreuses interrogations**

En supposant que l'histoire des sciences relève d'une production des savants et réservée, dans la plupart des cas aux philosophes, on peut se demander pourquoi cette discipline est effectivement réservée, du point de vue académique, aux philosophes qui, depuis la division sociale du travail, sont loin d'être des savants même s'ils ne sont pas étrangers à la science? Cette interrogation, loin d'être purement spéculative, pose un problème de fond. On pense, par exemple, que la maîtrise d'une **structure mathématique** suffit largement pour la formation d'un étudiant ou d'un professeur de mathématiques si on veut faire de lui un expert au terme de son cursus et éducation mathématique. L'histoire des mathématiques, à proprement parler, n'est donc pas fondamentale dans ce cursus. D'ailleurs, on le constate dans les faits puisque rarement, on trouvera parmi les dominantes ou enseignements de l'UFR des mathématiques, une matière ou une discipline intitulée « histoire des mathématiques ». On peut faire le même constat pour plusieurs autres secteurs ou domaines scientifiques pour lesquels on pense qu'on n'a pas nécessairement besoin d'en connaître l'histoire pour en devenir un expert. Il y a incontestablement là une sorte de raccourci qui pose un problème général de la culture et un penchant instrumentaliste du savoir sous la forme de l'expertise.

On peut aussi s'interroger sur l'histoire des sciences, et plus précisément sur l'éventualité d'une telle discipline et les rapports qu'elle peut entretenir avec l'histoire que pratiquent les historiens. Sur ce point, on est confronté à une situation paradoxale : la plupart des historiens des sciences ne sont, de par leur formation universitaire de base, ni des historiens, ni des scientifiques, mais souvent des philosophes. Cette situation, qui ne doit pas

être plus un sujet d'amertume que de réjouissance, appelle une petite clarification. Il est aisé de rencontrer des philosophes en « histoire de la philosophie » ; mais en histoire des sciences, cela fait tilt non pas parce qu'on doute *a priori* de leur compétence, mais parce qu'on veut bien comprendre pourquoi des philosophes ?

En effet, à ces deux types de difficultés évoquées, on répondra que l'esprit philosophique est un esprit avide de savoir. Il manifeste ainsi sa curiosité à travers tous les secteurs de la vie et du savoir humain. Si on laisse parler le philosophe et qu'on le laisse vraiment parler en philosophe, ce qu'il dit peut paraître parfois déroutant du fait de son caractère de non spécialiste ; mais ce qu'il dit peut aussi tenir à des raisons de principe, de forme, de fond et de méthode. Avec le recul dont bénéficie le philosophe, il sait mieux distinguer les différentes possibilités qui s'offrent pour comprendre le « fait scientifique » dans son déploiement historique, heuristique ou axiomatique.

Sur les approches concernant l'histoire des sciences, on retient deux points de vue: **le point de vue du système** et **le point de vue de l'évolution** ou ce qui revient au même, « l'ordre chronologique suivant lequel une théorie scientifique s'est produite et l'ordre systématique qu'elle présente une fois constituée. Du point de vue du système, on ne manquera pas de rechercher les influences, les lignes d'originalité, etc. Du point de vue de l'évolution, les perspectives continuiste et discontinuiste feront appel à des thématiques de coupure, de rupture, de dépassement ou d'élargissement.

Personne ne niera que l'historien est tenu de faire connaître l'un et l'autre de ces points de vue. Or, à y bien regarder, ce n'est pas cela le problème le plus important. Le problème est de savoir s'il y a lieu de choisir et lequel des deux points de vue il faut choisir lorsqu'on veut faire comprendre et, autant que possible, expliquer la pensée de l'auteur ou le concept ou encore la théorie en question. En clair, le choix même de la question dicte celui de la réponse. L'ordre systématique seul nous révèle « **les raisons d'être d'une théorie ou d'une doctrine** » telle que sa forme achevée l'éternise ; quant à l'ordre chronologique, **il nous maintient au niveau de ses « conditions préalables » et de ses « éléments »**.

En fait, le projet de constituer l'histoire d'une science est une tâche difficile, au moins, pour toutes ces raisons dont deux vont être simplement évoquées : en effet, l'histoire des sciences sociales sont difficiles à réaliser, parce que, indirectement, diverses solutions idéologiques déjà présentes doivent être examinées auparavant ; directement, parce que ce dont « faire l'histoire » n'est pas assez bien désigné par le mot « science ». La seule exigence qu'on puisse aussitôt poser concerne le terme « histoire » tel que nous avons tenté de l'exposer. Donne-t-on ici à l'histoire des sciences le même sens que lorsqu'il renvoie à la tentative de totalisation des mécanismes économiques, culturels, sociaux, politiques et idéologiques en une unité plus ou moins cohérente ? Ou s'agit-il d'autres choses ? Ces interrogations qui, implicitement, ont trait aux conditions montrent bien que la tâche n'est pas facile à remplir dans la mesure où l'histoire des sciences n'est pas, en général, l'affaire des historiens, mais des philosophes ou des savants que les « *historiens* » ne reconnaissent pas souvent comme étant des leurs. C'est pourquoi, pour tenter de mieux cerner la discussion, il importe de préciser les points qui rendent la tâche moins aisée pour le philosophe. Au premier titre de ces points de difficulté se trouve le mot « science », ses découpages, les changements qui s'y produisent, les systèmes de démarcation qui y sont appliqués, etc.

1. Sur la science

De quoi faire l'histoire quand on sait que le mot « science » est un singulier subsumant une réalité plurielle. La classification d'Auguste Comte, avec les subdivisions internes des « sciences-mères » en est un aperçu. Par conséquent la question, telle qu'elle est formulée, n'est pas banale dans la mesure où une science, la physique, par exemple, comporte trois aspects distincts mais étroitement liés entre eux. La thèse naturaliste impose le même regard sur toutes les sciences constituées. Il s'agit de l'espace des réponses, l'espace des recherches et l'horizon des perspectives de la recherche.

A. L'espace des réponses acquises : il est constitué des documents (revue, manuels, traités) mis à la disposition des étudiants, chercheurs et

professeurs. Cet espace méthodique comprend les constructions théoriques, les démonstrations, les illustrations expérimentales, les interprétations, etc. On pourrait le désigner sous le nom de « contexte de justification ».

- B. **L'espace des recherches** : il est constitué de la recherche fondamentale et de la recherche appliquée. On y trouve des problèmes laissés en suspens faute d'outils conceptuel et méthodologique pertinents et efficaces, des paradigmes, des écoles, de la valeur de la science comme valeur de savoir, de la valeur utilité sociale, etc. On pourrait le désigner sous le nom de « contexte de découverte ».
- C. **L'horizon des perspectives** : il est constitué de la capacité à mieux se représenter les phénomènes de la nature, à en rendre les représentations plus pertinentes et cohérentes, d'une part, et de l'autre, à développer les applications qui confèrent une valeur d'utilité à la science.

2. Sur les découpages chronologiques liés aux grands paradigmes scientifiques

Il s'agit de savoir quelle a été la place des sciences sociales et leur impact sur l'évolution du monde la pensée scientifique. Selon les découpages qui suivent, seules les sciences de la nature ont été privilégiées quand bien même on sait la place qu'a occupée par exemple la sociologie dans les œuvres de Platon, Montesquieu, Tocqueville, Vico, etc.

Premier âge : du 6^e siècle avant J-C jusqu'en 1643. C'est la période marquée par les cosmologies orphique et géocentrique. Pythagore (philosophe-mathématicien), Aristote (philosophe-physicien-biologiste), Archimède (mathématicien-physicien), Hypparque (mathématicien-astronome), Ptolémée (géographe-astronome), Aristarque de Samos (mathématicien-astronome), etc.

Deuxième âge : 1643- 1820 : **La révolution copernicienne** ouvre tout en marquant une rupture avec le géocentrisme une nouvelle ère de la science fondée sur l'héliocentrisme de Copernic. Le 16^e siècle est le début d'une science nouvelle avec Galilée, Kepler, Newton, une science qui marie

mathématique et données de la nature ou qui met en relief la nature mathématique des phénomènes de la nature : « *le livre de la nature est écrit en langage mathématique* » disait Galilée. La découverte du calcul différentiel (Leibniz et Newton) confère à la notion galiléenne d'accélération instantanée étudiée dans le cadre de la chute des corps graves, une signification physique essentielle parce qu'elle est au fondement de toute la mécanique.

Troisième âge : 19^e et 20^e siècles caractérisés par un développement prodigieux des sciences physiques, chimiques et de la biologie (dans ses multiples ramifications). Le modèle axiomatique qui a eu un succès fulgurant en mathématique fait son apparition dans les sciences factuelles (sciences des structures, sociologie, etc.)

Quatrième âge : 21^e siècle caractérisé par le développement des techniques et des technologies.

L'intérêt de ces découpages qui mérite un approfondissement supplémentaire consiste, dans le cadre de l'enseignement de l'histoire des mathématiques, à indiquer que l'association de la logique et des mathématiques est un trait dominant depuis le troisième âge de la science jusqu'à nos jours. En effet, dans l'histoire des sciences, la logique formelle, fondée par Aristote n'était considérée que comme un *organon*, « c'est-à-dire un outil de raisonnement, une propédeutique à la science ». De nos jours, la logique et les mathématiques sont devenues incontournables dans tous les domaines du savoir humain. Les découpages peuvent également s'opérer de façon interne en se fondant sur des critères d'objectivité.

III. Sciences sociales et critères d'objectivité et philosophies

Pendant longtemps, on a opposé connaissance commune et connaissance scientifique sous des formes diverses comme dans le cas de ce qui est spécifique par rapport au général, ce qui est l'approfondi par rapport au superficiel, de ce qui est changeant par rapport à l'identique, la copie et l'archétype, etc. Sur ce plan, la philosophie de Platon a été un support inestimable pour le développement de la science dont le but est de manifester la vérité. Mais comment justifier le statut de la connaissance scientifique à l'auto-transparence ? Après les tentatives liées à l'empirisme et au rationalisme, plusieurs autres réponses ou solutions qui en sont des

émanations ont été proposées. En voici quelques-unes, jugées significatives. Il s'agit, sans rentrer dans les détails, de systèmes suivants :

- Le **criticisme** : Kant montre que la connaissance scientifique était possible à partir des « formes a priori de la sensibilité et des concepts de l'entendement, qu'on devait supposer comme étant des structures inscrites dans l'esprit humain, sans s'interroger sur leur origine.
- **Le positivisme** : Auguste Comte explique que les structures auxquelles nous avons fait allusion sont produites par l'esprit même au cours d'une longue période de développement et de maturation qui va du stade théologique au stade scientifique ou positif en passant par le stade métaphysique (La loi des trois états).
- **Le psychologisme** : la psychologie, science nouvelle au 19^e siècle, était appelée à apporter des éléments de réponse quant au passage longtemps resté mystérieux entre la connaissance scientifique et la connaissance commune. Elle n'y est pas parvenue
- Le **phénoménologisme** : Husserl va dénoncer les différentes méthodes à fonder la connaissance scientifique au moyen de la psychologie comme une illusion qu'il qualifie de « psychologisme » ou de « naturalisme » ou encore d'« objectivisme ». Mais qu'est-ce qui prouve qu'en mettant le monde « entre parenthèses » comme le suggère Husserl, on retrouve les conditions effectives qui ont permis de penser le monde avec tous ses objets ? En fait, il est difficile d'admettre qu'à partir d'un fond supposé vide, on puisse reconstituer les différentes couches de la vie mentale.

La complexité des questions et le contexte qui les suscite amène à rechercher désormais le développement de la pensée scientifique à partir des problèmes que se sont posés véritablement, tout au long de l'histoire des sciences, les savants eux-mêmes.

Cette perspective prend corps au 18^e siècle. A partir du 19^e siècle, la philosophie des sciences s'aperçoit du bénéfice qu'elle pouvait en engranger. Ainsi, prend forme un courant qu'on a appelé « l'épistémologie historique », animé par Whewell (Angleterre), Cournot (France), Ernst Mach (Autriche). A partir de ce moment, et avec la publication de *La Mécanique, étude historique et critique de son développement* (1883) par Mach, il se développe une méthode historico-critique comme approche directrice de

l'épistémologie. Une nouvelle dimension de l'épistémologie est née, portée par des savants tels que Poincaré, Brouwer, Russell (Mathématiques), Duhem, De Broglie, Langevin (Physique), François Jacob, E. Mayr, Wolf (Biologie).

L'histoire des sciences qu'on croit être fondamentalement une œuvre de savants ne reste pas moins une branche de la philosophie des sciences. A ce titre, les traits caractéristiques la philosophie des sciences se trouvent dans la sociologie des sciences, la chronologie des découvertes et inventions scientifiques, la classification des sciences, les paradigmes, les cosmologies, les rapports entre sciences et croyances religieuses, les transformations conceptuelles et méthodologiques, l'idée de progrès scientifique, etc. en tenant, bien entendu compte des différents espaces et horizons de leur traitement.

1. Théories et méthodes

L'idée que les sciences humaines pourraient constituer une sphère autonome d'études et de recherches ou qu'elles pourraient être des disciplines ayant un statut épistémologique propre ou une méthodologie spécifique est assez récente (19^e siècle). Deux phénomènes ont contribué à susciter une réflexion sur la particularité des disciplines que nous désignons sous le syntagme « sciences de l'homme et de la société » :

- L'essor des sciences de la nature à partir des travaux de Galilée (17^e siècle), de Lavoisier (18^e siècle) et de Claude Bernard (19^e siècle) et des perspectives que ceux-ci offraient ;
- Le dualisme de l'âme et du corps, de l'esprit et de la matière que développe la philosophie de Descartes.

Y a-t-il opposition radicale entre sciences de la nature et sciences de l'esprit au point de marquer la particularité et le niveau de scientificité entre les deux groupes de sciences? De nombreux savants ont refusé d'y voir une opposition définitive. Considérant les sciences de la nature comme le modèle de toute scientificité, ils ont cru que le retard pris par les sciences de l'homme et de la société pouvait être comblé à condition qu'elles adoptent les normes et les méthodes des sciences de la nature. Cette conception est restée dominante depuis le 17^e jusqu'aujourd'hui. Les travaux de Newton

ont tellement favorisé cette conception qu'on a pu voir des philosophes rêver de devenir le Newton des sciences morales (par exemple, David Hume). On pensait qu'il suffisait de naturaliser les phénomènes pour réussir à les expliquer. C'est à dessein qu'on trouvera des tentatives de naturalisation à travers de nombreuses études qui, tout en s'opposant à la métaphysique, ont plutôt fait la promotion d'une métaphysique matérialiste ou sensualiste. Il s'agit, entre autres études, de celles qui portent sur

- La religion naturelle
- La morale naturelle
- Le droit naturel
- La politique naturelle
- L'histoire naturelle
- La philosophie naturelle (la physique)

Tout ce mouvement de pensée, dont le dénominateur commun est le **naturalisme**, va s'opposer à une autre conception fondée sur la distinction cartésienne de l'âme et du corps. La transposition de cette différenciation ontologique sur le plan méthodologique permet de marquer l'irréductibilité entre esprit et matière ; entre nature et pensée et plus tard, entre nature et histoire. Il s'agit du courant de pensée appelé **l'historicisme**.

Le naturalisme refuse la réduction des phénomènes moraux aux phénomènes physiques, ne serait-ce qu'en raison de l'importance de la finalité dans les actions humaines, qu'une étude scientifique ne saurait sacrifier au mécanisme. Ce dualisme, on le retrouve entre mécanisme et vitalisme (biologie), entre le dogmatisme spiritualiste et le dogmatisme matérialiste (physique), etc.

Pendant longtemps, ce débat né aux 18^e et 19^e siècles montre à quel point le problème des sciences de l'homme et de la société était et reste encore un débat intéressant pour l'épistémologie quand on examine l'incidence du **naturalisme, de l'historicisme, du psychologisme et de l'herméneutique** dans le cadre des études des sciences de l'homme et de la société. On pourra lire avec intérêt Popper qui a écrit *Les ennemis de la société ouverte* (deux tomes) et les écrits se rapportant au naturalisme de Quine.

2. Unité de la science et conflits d'écoles

Le but de la science c'est l'intelligibilité du « réel ». Ce réel est divers et on peut l'appréhender à partir de nombreux points de vue, d'où une multiplicité des sciences qu'il faut élucider puisqu'elles révèlent chacune un aspect de ce réel. La tâche de l'épistémologie apparaît comme l'explication des divers systèmes d'explication de la réalité. Il s'agit d'un problème qui occupe la philosophie et que le développement actuel des sciences humaines pose dans des termes nouveaux : la discordance entre l'unité de la science comme concept et la variété des recherches qui donne lieu à des sciences particulières, voire divergentes selon leur substrat ontologique. Or, le problème est, somme toute, de concilier l'unité de la science et la pluralité des sciences non seulement sur le plan méthodologique mais aussi sur le plan ontologique. Il ne saurait, en effet, y avoir deux essences contradictoires de la science, c'est-à-dire les caractères généraux de la scientificité sont les mêmes pour toutes les sciences, mais chacune, parce qu'elle constitue une connaissance à partir de présupposés qui lui sont propres, différents de ceux des autres, représente un point de vue particulier, plus ou moins rigoureux, élaboré et cohérent. Cette particularité discrétionnaire de chaque science, en ce qui concerne son point de départ, tracasse l'épistémologie, car elle suscite des conflits entre les diverses disciplines du fait que les unes prétendent répondre davantage que les autres aux conditions de la scientificité et, par conséquent, avoir des titres supérieurs aux autres au regard du concept général de la science. L'opposition entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme et de la société est l'aspect moderne de ce conflit épistémologique.

Il résulte de l'examen des diverses théories (compréhension, explication ; naturalisme et historicisme, psychologisme, etc.) que la discussion est dans une impasse. En effet, la plupart des théories sont parties de la croyance en la possibilité de systématiser concurremment les sciences de la nature et les sciences de l'homme et de la société, en prenant pour base, ou l'hétérogénéité de leurs objets respectifs (opposition entre nature et esprit ou entre nature et histoire), ou bien le contraste de leurs approches méthodologiques (opposition entre loi et valeur ; entre explication et

compréhension) ; ou bien encore des orientations divergentes de l'esprit (opposition entre le besoin de généralisation et l'attention au particulier ou au singulier).

D'autres ont cherché le fondement des sciences de l'homme et de la société ou bien dans les normes qui leur sont extérieures, en prenant pour modèle de leur constitution les sciences de la nature, ou bien dans une prétendue primauté épistémologique d'une science de l'homme et de la société particulière, par exemple, **la psychologie (le psychologisme) ou l'histoire (historicisme)**, dont les normes ne concordent pas nécessairement avec celles des autres sciences du même ensemble. Il s'agit donc de théories réductrices accordant le privilège d'un substrat soit à une catégorie de sciences (les sciences de la nature), soit à une des sciences humaines. Ce genre de systématisation est pour le moins arbitraire, car on ne peut le déduire ni de la science en général, ni d'une science en particulier.

Comment sortir de l'impasse. Pour espérer en sortir, il est indispensable de se demander, d'abord, si la distinction entre sciences de la nature et sciences de l'homme et de la société est, elle-même, pertinente.

3. Tentatives de dépassement en sciences de l'homme et de la société

De nombreux philosophes ont tenté de répondre à cette question fondamentale dont l'intérêt consiste à surmonter les conflits d'écoles qui ont opposé les théoriciens des sciences de l'homme et de la société. Comment réussir à dépasser des positions trop unilatérales du naturalisme, du psychologisme, de l'historicisme ?

Parmi les nombreuses tentatives, il y a celles de **Husserl**, **Cassirer** et de **Hayek** qui ont l'avantage de mieux définir la problématique actuelle. On peut ajouter à ces trois noms, ceux de

- Karl Popper, *Misère de l'historicisme*, Paris, Plon, 1956 : son analyse repose sur une approche unique pour tous les champs théoriques/ Il s'agit de 'conjectures et réfutations ». C'est est une contribution majeure, antérieure à de celle de Hayek, qui n'embrasse pas positivement

l'ensemble des problèmes que posent les sciences de l'homme et de la société.

- Jean Piaget, *Epistémologie des sciences de l'homme*, Paris, Gallimard, collection « Idées », 1970 : dans ce livre, il se dégage une tentative de dépassement qui ne semble pas modifier ni renouveler la problématique habituelle dans la mesure où Piaget lui-même procède à une nouvelle classification des sciences de l'homme et de la société dont il est difficile de cerner le principe directeur. Il se contente de les organiser en des ensembles comprenant :
 - Les Sciences nomothétiques (psychologie, sociologie, ethnologie, économie, démographie, etc.)
 - Les Sciences historiques
 - Les Sciences juridiques
 - Les Sciences philosophiques

Piaget accorde une analyse préférentielle aux sciences nomothétiques et tout particulièrement à la psychologie. Le trait de nouveauté qu'on trouve dans cette tentative de dépassement formulée par Piaget réside dans l'idée qu'on peut faire de la cybernétique une « connexion » entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme et de la société.

- Merleau-Ponty, *Les sciences de l'homme et la phénoménologie*, Paris, éditions C.D.U., 1965 dont l'analyse est proche de celle de Husserl.
- Contenu de la théorie phénoménologique d'Edmund Husserl (1859-1938)

En guise d'illustration des tentatives de dépassement, nous choisissons le cas de la théorie phénoménologique de Husserl. En effet, Husserl s'investit dans les « recherches logiques » en vue d'ébranler le fondement du naturalisme, du psychologisme et de l'historicisme. Mais c'est dans la troisième partie de son ouvrage *Ideen II*, publié après sa mort, qu'on trouve un essai positif d'une élaboration théorique du statut des sciences humaines. Quelles sont les idées phares de la position de Husserl ? La thèse fondamentale de Husserl consiste à dire qu'il faut se « débarrasser des traditions séculaires dans lesquelles nous avons tous été élevés et qui confondaient le concept traditionnel de science objective avec celui de

science en général ». D'où la critique du naturalisme auquel il reproche d'élever la méthode des sciences de la nature à la dignité d'une méthode universelle, malgré le caractère limitatif et souvent provisoire des procédés utilisés par les savants. Il affirme que toutes les sciences, y compris les sciences de la nature, sont « imparfaites », « inachevées » en ce sens qu'elles procèdent par approximation. Par conséquent, aucune méthode ne doit avoir le privilège d'être définitive. Au fond, le but des sciences de l'homme et de la société est de faire des recherches scientifiques et non de se soumettre à la méthode naturaliste pour obtenir l'honneur de la qualité scientifique. S'il admet que les spécialistes des sciences de l'homme et de la société recourent aux méthodes des sciences de la nature, il ne s'ensuit pas que ces procédés soient les seuls légitimes. Le psychologisme tombe sous le même motif de condamnation, car, même si la psychologie prétend être une science expérimentale naturaliste, elle ne partage pas moins la même naïveté des préjugés naturalistes. Quant à la psychologie, elle tombe sous la critique de l'historicisme. En effet, il est impossible de connaître un phénomène culturel sans tenir compte de son développement dans le temps. Cependant, lorsqu'il s'affiche comme une méthode universelle de toutes les sciences de l'homme et de la société, il est tout aussi contestable que le naturalisme. Pas plus qu'on ne peut soutenir objectivement que « nature » et « esprit » sont identiques, l'application de la méthode historique ne constitue une preuve du relativisme des phénomènes culturels. Ce relativisme n'est qu'une excroissance doctrinale, valable philosophiquement, mais non scientifiquement. Certes, tout phénomène culturel est historique en un sens, mais il n'est pas nécessairement psychique et surtout il forme aussi un « système de logique », une « essence » qui est la raison de son existence. L'histoire de l'art n'est pas une connaissance de l'art dans sa spécificité. Il ne suffit donc pas d'être historien pour des religions, de l'art, des théories mathématiques pour saisir le phénomène religieux, l'art dans sa spécificité et les mathématiques dans leur spécificité. Sans mettre en doute l'utilité de la méthode historique, Husserl en indique les limites et s'élève contre son impérialisme, analogue à celui du naturalisme. Désormais, seule la méthode phénoménologique est la mieux appropriée pour rendre

compte des phénomènes liés aux sciences de l'homme et de la société. C'est donc du côté de la phénoménologie qu'il importe de chercher le fondement de ces sciences naissantes. Comment le justifie Husserl ? Il part de l'idée que les sciences humaines ont pour objet l'analyse de la personne et de la communauté, mais non point au sens d'une psychologie interindividuelle, mais à celui d'une dimension sui generis de l'existence humaine, caractérisée par l'environnement et la relation mutuelle entre les êtres. Si le règne de la nature est déterminé par la causalité, celui de l'esprit l'est par la motivation.

Bibliographie sommaire

Histoire de de la philosophie, idées, doctrines VII, La philosophie des sciences sociales de 1860 à nos jours, sous la direction de François Chatelet, Paris, Hachette Littératures

Michel Pêcheux et Michel Fichant, *Sur l'histoire des sciences*, Paris, Maspéro, 1969

Imre Lakatos, *Histoire et méthodologie des sciences, programmes de recherches et reconstruction rationnelle*, traduction de l'anglais par Cathérine Malamoud et Jean-Fabien Spitz sous la direction de Luce Giard, PUF 1994

Thuillier (Pierre), *Jeux et enjeux de la science, essais d'épistémologie critique*, col . « Science nouvelle », Paris, Editions Robert Lafont, 1972

Monod (Jacques), *Le hasard et la nécessité, Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Col. « Points », Paris, Editions du Seuil, 1994

Goldman (L.), *Sciences humaines et philosophie*, Paris, PUF, 1952

Palmade (G.), *L'unité des sciences humaines*, Paris, Dunod, 1962

Hume (David), *Traité de la nature humaine : essai pour introduire la méthode expérimentale dans les sujets moraux*, traduction, préface et notes de A. Leroy, Paris, Aubier, 1946

Popper (K.R.), *Misère de l'historicisme*, Paris, Plon, 1956

Piaget (J.), *Epistémologie des sciences de l'homme*, Paris, Gallimard, collection « Idées », 1970

Merleau-Ponty, *Les sciences de l'homme et la phénoménologie*, Paris, éditions C.D.U., 1965

Histoire de la philosophie, idées, doctrines VII, La philosophie des sciences sociales de 1860 à nos jours, sous la direction de François Chatelet, Paris, Hachette Littératures

Michel Pêcheux et Michel Fichant, *Sur l'histoire des sciences*, Paris, Maspéro, 1969

Imre Lakatos, *Histoire et méthodologie des sciences, programmes de recherches et reconstruction rationnelle*, traduction de l'anglais par Cathérine Malamoud et Jean-Fabien Spitz sous la direction de Luce Giard, PUF 1994

Tuillier (Pierre), *Jeux et enjeux de la science, essais d'épistémologie critique*, col. « Science nouvelle », Paris, Editions Robert Lafont, 1972

Monod (Jacques), *Le hasard et la nécessité, Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Col. « Points », Paris, Editions du Seuil, 1994

